

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Prolonger la vision du film en découvrant dans des albums d'autres amitiés a priori peu évidentes entre des animaux de races très différentes (par exemple : *Veux-tu être mon ami ?* d'Éric Battut, chez Didier jeunesse, réunissant une souris et un éléphant).
- Relever les indices de changement des saisons à travers différents plans du film : météo, couleurs, lumière, etc.
- Organiser une discussion sur la condition des animaux dans les zoos : leur sauvegarde et leur santé est assurée, mais ils se trouvent dans le même temps en réclusion, privés de liberté et parfois d'espace suffisant. Sont-ils heureux ou pas ? Quels avantages et quels inconvénients à leur situation ?
- Explorer le domaine du jazz en faisant écouter des extraits de différents artistes proches du style convoqué par le film.
- Fabriquer une cage comme dans le film, avec des barreaux espacés, pour y mettre un animal en peluche présent dans la classe. L'armature d'un vieil abat-jour dénué de sa toile peut même servir de base...

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 3 ANS

LA CAGE FRANCE / 6' de Loïc Bruyère

Rencontre entre un ours prisonnier de sa cage qui ne sait pas chanter, et un petit oiseau qui ne sait pas voler, mais chante très bien. Chacun va s'enrichir de l'amitié de l'autre et surmonter ses handicaps.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Élaboré sous l'égide de Folimage Valence, *La cage* se rattache à un registre de dessin animé pur qui n'est plus aussi souvent visité que jadis par le court métrage français contemporain. La gageure du film, qui en conditionne largement la réussite, est de se circonscrire à un seul plan pour toute la durée des six minutes. Cette séquence ne se déroule évidemment pas en temps réel et des jours, des semaines, sinon des mois et des années s'écoulent, la météo et les saisons se succédant, ce qui est précisément sensible dans le rendu visuel des images. Le travail sur les décors est à ce titre particulièrement sophistiqué...

Au cœur du cadre se trouve la cage du titre, celle d'un ours dans un zoo. Peut-être ce jardin est-il situé dans un pays anglo-saxon, une pancarte « bear » jouxtant l'emplacement du pensionnaire plantigrade qui semble bien, avec son pelage bleu-gris, s'approcher de l'espèce des grizzlis. Le sympathique animal est croqué selon un graphisme de cartoon, un sous-genre du dessin animé qui émerge aussi dans l'aspect non réaliste et humoristique de la cage, dont les barreaux sont si peu nombreux et si écartés qu'on imaginerait le prisonnier pouvoir s'en échapper s'il le souhaitait, et dans le pire des cas après un petit régime ! Mais ces espacements permettent au moins de bien voir le héros dans son cadre de vie et ce qu'il y fait au quotidien. Son activité est réduite : l'ours est peu actif et se fait du gras, justement, mais un micro-événement change sa vie, y faisant disparaître toute trace de monotonie. La rencontre d'un oisillon occupe dès lors les heures d'oisiveté, une véritable amitié naissant entre les deux bestioles, de tailles et de familles animales pourtant fort différentes. Mais des solitudes mutuelles se brisent et une passion commune réunit

les deux protagonistes : la musique et le chant.

Précisons que l'ours n'est d'abord que peu doué pour l'exercice, tandis que son petit camarade rencontre des difficultés dans ce qui constitue l'essence même de sa condition d'oiseau : voler. Sur un rythme jazzy évoquant le meilleur d'un Cab Calloway (la voix entendue étant en réalité celle d'Andé



Minvielle, qui se présente comme « troubadour vocalchimique » !), chacun va surmonter sa tare en s'enrichissant du contact de l'autre, à travers une sincère et fructueuse amitié. L'écriture joue au maximum des possibilités du lien, puisque lorsque l'oiseau disparaît, l'ours, qui semble trahi et abandonné, sombre dans une dépressive léthargie qui ne cessera qu'avec le retour de son compagnon, à qui il fera dans un premier temps comprendre son désagrément en boudant sensiblement. Mais le volatile n'aura en réalité que voulu exaucer les rêves de son alter ego chanteur en constituant un véritable groupe autour de lui. Le final est ainsi plus coloré encore et résonnant de swing, sur les notes d'un charleston endiablé dont s'acquitte impeccablement un duo d'échassiers !



La musique adoucit les mœurs, elle permet aussi de s'évader et cette idée est adoptée de façon littérale par le réalisateur-scénariste, qui permet finalement à son héros de s'envoler par-dessus les barreaux de sa geôle, si douce et supportable fût-elle... La libération par le « be-bop », voilà une idée aussi séduisante qu'audacieuse, qui évoque également de loin en loin des personnages libertaires de Disney, dans *Le livre de la jungle* ou *Les aristochats*. La drôlerie du ton usité n'aura jamais quitté l'histoire, jusque dans les situations climatiques contrastées s'abattant les unes après les autres sur le pauvre reclus : averses diluviennes, neige, vent, orages... La récurrence du passage d'une grand-mère avec son chien, dans les pas d'un gardien, ajoute à l'impression de durée (sa dernière apparition intervient même après le générique de fin, devant une

cage vide la laissant interdite...) et l'aventure permet de passer harmonieusement son louable message d'amitié et d'échange nécessaire entre les individus, susceptibles de transformer leurs faiblesses en atouts, pour peu qu'ils soient unis.

Né le 28 août 1979, Loïc Bruyère est diplômé de l'école Émile-Cohl, installée à Lyon. Il a intégré le studio Caribara comme animateur sur la série *Willa's Wild Life* en 2008 et écrit et réalisé l'année suivante le pilote *Le poulailler* de sa série *Nuts, Nuts, Nuts*, lauréate d'un appel à projets lancé par Canal+ Family. La série fut produite par Millimages, comptant treize épisodes. En 2011, Loïc Bruyère a travaillé comme animateur sur la série *Michel*, produite par Folimage. Il est alors devenu intervenant à l'école Ariès et a signé *La cage* en 2016.

- Parler de la peur de la nuit et de l'obscurité avec les enfants : pourquoi ces angoisses ? Comment s'en prévenir, qu'est-ce qui rassure ? Les adultes ont-ils aussi parfois ces appréhensions ?
- Découper des étoiles de papiers brillants et les coller sur un grand panneau couleur nuit.
- Imaginer un monde d'enfants sans parents ni adultes : quels en seraient les avantages et les inconvénients, que serait-il facile à faire ou au contraire irréalisable ?
- Chercher dans des encyclopédies et des manuels d'astronomie des éléments sur le ciel nocturne, les étoiles, le cycle de la lune, les météorites, etc. Découvrir les croyances qui y étaient liées à des époques plus anciennes et dans différentes civilisations.
- Explorer le monde des fées, des sorcières, des sirènes et de toutes les figures féminines imaginaires ou mythologiques. Chercher ce qu'elle symbolisent, ce qui est positif en elles ou, au contraire, inquiétant...

.....
Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 3 ANS

LA PETITE FILLE ET LA NUIT

FRANCE, BELGIQUE, SUISSE / 8'30
de Madina Iskhakova

Une petite fille vivait avec trois buffles. Quand l'obscurité tombait, ils se dépêchaient de rentrer. Portes, fenêtres et rideaux étaient consciencieusement fermés. Mais un soir, ils ont oublié de fermer la fenêtre...

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



À l'ère d'une certaine prééminence des « nouvelles images » dans le domaine du cinéma d'animation, le classicisme de La petite fille et la nuit se distingue de façon éclatante. Certes, l'ordinateur 2D a bien été employé pour le rendu graphique final, mais la base de la technique qui a présidé à la confection du film s'appuie sur les papiers découpés, par conséquent un art traditionnel apportant un soupçon de charme supplémentaire à la texture picturale de ses personnages et de ses décors.

L'héroïne est une petite fille qui habite une lointaine région rurale – serait-ce l'Asie centrale dont est originaire la réalisatrice ? – en compagnie de ses trois buffles, dont elle s'occupe et qu'elle nourrit (avec affection, leur faisant des « bisous sur le mufler », dans une jolie rime pour la voix-off). L'un des postulats du conte ainsi initié est qu'il n'y a pas la moindre trace de quelconques parents, l'enfant accomplissant seule des tâches d'éleveuse... La fillette, quoique livrée à elle-même, se débrouille impeccablement, mais, comme tous les enfants, elle a peur de la nuit et craint ce moment où l'obscurité se fait. La tombée de la nuit se traduit précisément à l'écran par un voile noir nébuleux, en effet assez inquiétant et qui glisse sur le village et ses toits. Les couleurs vives émaillant tout le début du film, avec une herbe bien verte et un ciel bleu éclatant, s'estompent pour un temps, durant lequel l'héroïne et ses fidèles compagnons bovins se calfeutrent et dorment dans le douillet refuge offert par la paille de la grange, un autre motif traditionnel qui peut aisément prendre une connotation religieuse, à savoir l'image d'une crèche chrétienne, même sans la présence d'un âne !



C'est un sentiment voisin qui est suscité lorsque la fillette trouve entre les roseaux au bord de la rivière un bébé dans son couffin, exacte citation de l'histoire de Moïse dans la Bible. Le bébé sera naturellement conservé et devient même le « frère » de la petite héroïne, même si le

comportement de cette dernière se révèle forcément maternel... C'est l'une des dimensions d'un récit très riche du point de vue thématique, et même mythologique, l'écriture présentant un symbolique oiseau coloré donnant vie au nourrisson (il représente rien moins que son âme, comme on l'apprendra bientôt), puis une personnalisation monstrueuse et poétique à la fois de la Nuit, sous forme d'une sorcière géante, au teint pâle et à la chevelure bleutée, qui enlève le bébé et sa joie de vivre. Le ton du film se fait alors inquiétant et les peurs suscitées par l'apparition, inscrites dans l'esprit humain depuis les origines, ressortent vivement. L'aventure se voulant initiatique, ces craintes devront être maîtrisées, c'est le sens même du fait de grandir, pour un enfant comme pour une civilisation, qui



évolue et tente de surmonter sa peur de la nuit, au sens propre ou imagé. La fillette s'attache à résoudre une question cruciale : l'effrayante Nuit incarnée se sent en réalité dans un état de profonde solitude, conséquence de la peur qu'elle inspire... Il suffit donc de l'aider et la lumière peut jaillir, à travers les étoiles illuminant les ténèbres et correspondant aux larmes du nourrisson (leur graphisme évoque d'ailleurs un dessin enfantin)...

C'est donc de manière très poétique qu'un mythe fondateur est finement abordé, celui des astres constellant la voûte céleste et qui ont intrigué l'homo sapiens depuis des temps immémoriaux. Le vocabulaire de la voix off abonde alors en adjectifs de même terminaison : brillante, étincelante, scintillante, ravissante... Et le champ lexical accompagne l'envol des peurs, l'avènement d'une présence maternelle nouvelle liée à la nuit. On ne s'enferme plus à double tour,

on s'ouvre enfin à l'inconnu, on a confiance en l'avenir : la métaphore est à nouveau évidente, tant il est connu que toutes les peurs s'alimentent des ténèbres, de l'ignorance et de l'obscurantisme. La portée universelle et atemporelle de cette production franco-belgo-suisse rejoint sa chatoyante facture visuelle et sonore, délicieusement indémodable.

Née en 1976 à Tashkent, en Ouzbékistan, alors en Union soviétique, Madina Iskhakova a fréquenté une école d'art dans son pays natal entre 1995 et 1999, puis étudié l'animation en Suisse, à la HSLU (Hochschule Luzern, Design & Kunst, anciennement HGKL), dont elle est sortie diplômée en 2007. Elle a aussi obtenu la nationalité helvétique et travailla dès lors dans l'illustration et l'animation. Depuis 2013, elle enseigne le design au Centre russe « Mir » de Schaffhouse, au nord de Zurich.

- Prolonger la vision du film par la lecture et l'étude d'un ou plusieurs albums correspondants. Recenser les différences et les points communs, établir des comparaisons entre les versions.
- Travailler sur les accents, en les faisant entendre : ceux de différents étrangers parlant le français, mais aussi ceux de différentes régions françaises (Provence, Sud-Ouest, Jura, Alsace, Nord, etc.).
- Trouver le vocabulaire lié à la soupe, avec ses différentes expressions : soupe au lait, soupe à la grimace, gros plein de soupe, un cheveu sur la soupe...
- Imaginer une soupe qui intégrerait d'autres ingrédients, les dessiner ainsi que la marmite où ils seront plongés !
- Parler des différences et des craintes évoquées par le film : comment se traduiraient-elles dans les sociétés humaines ? Évoquer la nécessité de lutter contre les préjugés, la richesse des croisements culturels et des rapports d'ouverture et de bienveillance envers ce qui est a priori étranger.

.....
Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



LA SOUPE AU CAILLOU

FRANCE / 7'

de Clémentine Robach

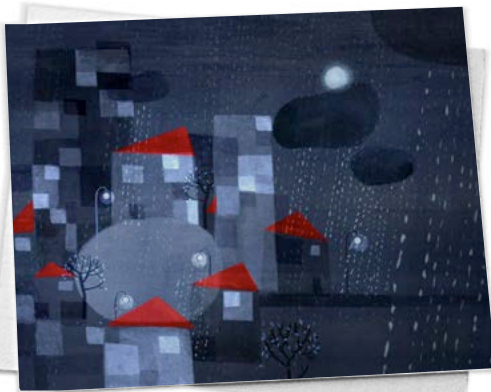
Alors que les garde-manger, les assiettes et les ventres des habitants de cette petite ville semblent bien vides, c'est l'heure du dîner et de l'émission culinaire à la télévision.

Après *La moufle*, grand succès dans les festivals internationaux (et présenté en 2014 au sein du programme « Pitchounes » du Festival Européen du Film Court de Brest), Clémentine Robach s'est attaquée à l'adaptation d'un autre conte célèbre, qui a donné lieu à de nombreuses versions dans le domaine de la littérature jeunesse : *La soupe au caillou*. L'histoire peut aussi bien convoquer un vieux loup inoffensif, un renard malicieux, une poule fûtée, des moines chinois ou un jeune paysan ; elle s'axe sur leur ruse commune mise en œuvre pour préparer un drôle de plat : la fameuse soupe au caillou...

Si la jeune réalisatrice a repris la figure du loup édenté, dont la seule apparition suscite d'abord la terreur chez les autres animaux, c'est en simple clin d'œil. Sur tout, elle a entrepris de moderniser l'intrigue originelle en l'enracinant non à la ferme ou dans un autre milieu rural, mais en ville, où les HLM abritent les animaux, en solo ou en famille. Et chacun d'eux se trouve devant son téléviseur, en train de regarder la même émission de cuisine, le premier plan du film montrant, en divisant l'écran, les différentes télécommandes des téléviseurs zapper depuis la main de leurs propriétaires...

La vie en communauté dans une civilisation urbaine individualiste est ainsi au cœur du projet car, suite à un orage et une panne de courant éteignant les téléviseurs, les habitants vont se parler, trouver un objectif commun et partager un moment en même temps qu'un repas. C'était pourtant mal parti, les portes étant d'abord demeurées closes alors que l'éléphant y frappait pour demander un service. Mais comme dans l'histoire initiale, chacun apportera finalement son écot à la « soupe au caillou », qui contiendra en outre une foule d'autres ingrédients apportant leurs goûts supplé-

mentaires. Pomme de terre, chou, panais, oignon, sel, etc. : le plat s'enrichit de manière collective et le partage rapproche les individus en surmontant toutes les différences. Les ennemis traditionnels et en apparence inconciliables font pour l'occasion l'effort de se raisonner : l'éléphant effrayé par la souris, qui a peur du chat, lui-même méfiant vis-à-vis du chien, etc. La fable est limpide, la civilisation permet



de neutraiser les instincts et de recréer un lien social – au-delà des races ici, des cultures en ce qui concerne l'être humain.

L'anthropomorphisme des caractères est facilité par un parti pris judicieux : les différents protagonistes parlent selon des accents prononcés laissant deviner leurs origines géographiques très diverses. On comprend ainsi que le premier personnage rencontré, l'éléphant, vient d'Afrique, ce qui est logique, tout comme le fait que l'ours semble arrivé d'Europe de l'Est. Mais il apparaît également que l'âne est québécois, le crocodile belge, ou le chat britannique, ce qui est plus insolite... Dans cet immeuble babélien, tout le monde est réuni par la faim qui fait gargouiller les estomacs. Le repas sera donc une joie et la mise en scène restitue ce qui se joue à l'intérieur de la marmite, à savoir la



cuisson de la bonne soupe, en un tourbillon de bonheur, une sarabande de formes et de couleurs où tous les légumes plongés dans l'eau se mélangent et s'unissent en une explosion. Le symbole est fort et cette micro société sera ensuite plus soudée, d'autant qu'on aura compris d'emblée que l'époque n'est pas rose, la crise et les difficultés économiques touchent chacun : les frigos, les porte-monnaie et les ventres sont vides, nous dit on, et pouvoir se nourrir décemment est devenu la perspective principale. Un fois rassasié, tout le monde pourra ensuite bien dormir, du sommeil du juste, comme notre éléphant sur son oreiller dans le dernier plan.

La lumière enrobe la communauté retrouvée et le jeu avec les couleurs est habile, passant de la froideur des bleutés et des gris du début, alors que chacun est la nuit venu calfeutré chez soi, aux teintes chaudes des amitiés retrouvées et des conversations reprises : « Ça fait longtemps qu'on ne

s'est pas vus ! », lance ainsi le chien à l'âne. La délicatesse de l'aquarelle participe aussi à rendre immédiatement attachant le petit peuple animal redécouvrant le sens du « vivre ensemble » (même le vieux loup est de la fête...). À la soupe !

Formée au cinéma d'animation (à l'ESAAT, à Roubaix, puis à Sint Lugas, à Bruxelles) et à la didactique visuelle (aux Arts décoratifs de Strasbourg), Clémentine Robach se consacre à l'animation, au graphisme et à l'illustration. Elle est notamment l'auteur d'un livre interactif pour les enfants, *L'ogresse*, paru en 2012 aux éditions La souris qui raconte. Au sein de l'association Cellofan', à Lille, elle a mené plusieurs ateliers de réalisation de films d'animation. Comme *La moufle* en 2014, *La soupe au caillou* participe à de nombreux festivals avant de faire partie d'une programme distribué en salles en France en octobre 2016 : *La chouette entre veille et sommeil*.

- Réunir des papiers comparables à ceux qui sont utilisés dans le film pour composer des formes et des personnages à découper et à coller.
- Réaliser des dessins qui présenteraient des proportions fantaisistes : un enfant plus grand qu'un éléphant, un avion plus petit qu'une maison, un jouet plus gros qu'un arbre, etc.
- Proposer sur le long terme un atelier de jardinage afin de faire pousser des plantes ou herbes aromatiques en classe.
- Découvrir d'autres contes où des graines peuvent jouer un rôle important, comme Jack et le haricot magique.
- Trouver des exemples de services rendus aux hommes par certains animaux : chiens sauveteurs, policiers ou d'aveugles, bêtes de somme ou de transport, canaris dans les mines de jadis, etc.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 3 ANS

LE RENARD MINUSCULE

FRANCE / 8'20

d'Aline Quertain et Sylwia Szkiladź

Au milieu d'un jardin foisonnant, un tout petit renard rencontre une enfant intrépide qui fait pousser des plantes géantes ! Cela va donner des idées aux petits malins...

.....

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Développé au sein des prestigieux studios Folimage de Valence, dans la Drôme, *Le renard minuscule* est à la fois l'un des films pour jeune public récents les plus riches thématiquement et des plus amusants dans l'univers magique qu'il propose de découvrir. Mais c'est aussi un exercice formel singulier, utilisant pour ses décors et ses personnages des pièces découpées de différentes matières : papiers, feutrine, tissus, etc. Même de la véritable terre a été intégrée à la fabrication du film !

Voir le film est donc une expérience originale, la notion de toucher étant inconsciemment incluse dans le regard : on a l'impression de pouvoir sentir les différentes textures des matériaux employés (voir par exemple les cheveux roux de la petite fille). Cet aspect artisanal répond parfaitement à la dimension expérimentale de l'aventure de la petite héroïne du film, évoluant dans un jardin merveilleux et semant des graines magiques (qui scintillent de surcroît dans la paume de la main) pour voir alors des plantes apparaître et croître de façon ultra-rapide et selon d'imposantes dimensions.

Le renard minuscule joue précisément sur les proportions, qui se décalent de celles du monde réel, puisque l'enfant fait la connaissance d'un renard de la taille d'une coccinelle, ce qui peut bien entendu n'exister que dans les contes et dans l'imagination. D'abord effrayé, l'animal s'enhardit toutefois (n'est-il pas synonyme de ruse ultime ?) et aimerait précisément bénéficier de l'arrosage de la fillette afin de grandir lui-même et atteindre une taille plus conforme à l'idée que l'on se fait de ceux de sa race... À la manière de ce papillon qui grossit avant de prendre son envol. L'enfant y rechigne, comme si elle voulait garder cet animal de compagnie

prenant si peu de place, entrant dans une poche ou tenant dans le creux de sa main pour la nuit. Pourtant, elle n'hésite pas à faire pousser d'autres choses plus inattendues comme ses bottes en caoutchouc, qui prennent d'un coup plusieurs pointures ! Aussi le renard mécontent prendra-t-il directement l'initiative alors que la petite jardinière sera endormie et réussira enfin à glisser le museau dans la terre pour se



voir arroser comme il l'espérait...

La relation de la fillette et l'enfant est centrale dans la narration, l'absence de dialogues étant palliée par un langage de sons expressifs et par l'importance des odeurs : l'animal hume celle qui le déterre et la reconnaîtra de la même façon au moment où elle sera en difficulté, submergée par un monticule l'engloutissant. Alors l'un sauve l'autre, en gratitude des soins prodigués avant l'inversion des tailles : le renard avait directement besoin de l'enfant tandis qu'il était minuscule ; il lui vient en secours alors qu'il est devenu plus grand... Une véritable amitié naîtra ainsi, synonyme de jeux et de cabrioles dans la scène finale.

Il n'y a pas de grandes personnes dans l'histoire et la fillette assure une tâche qui est d'ordinaire plutôt dévolue aux adultes, celle du jardinage. Elle accomplit donc, de



façon empirique, une série d'expériences finissant par la dépasser. Il y a une dimension de fable initiatique dans ce parcours, celle de la science débordée par certaines de ses découvertes ou même de la nature échappant à l'homme, ce qui ouvre alors sur un territoire nettement métaphysique. La maîtrise humaine n'est pas encore totale et certaines créations peuvent se retourner contre les apprentis-sorciers, on le sait depuis toujours, du Golem de la tradition juive au mythe littéraire de la créature de Frankenstein. Le tandem de jeunes réalisatrices en fait un élément majeur de l'histoire qu'elles racontent, laissant filtrer un message écologiste sur la préservation de l'environnement et des espèces, les animaux représentant un secours possible du genre humain. L'homme fait partie du cycle de la nature, quoiqu'il s'en défie parfois. Littéralement, le renard permet à la fillette de voir le bout du tunnel en le creusant lui-même et en l'extrayant de l'ensemble monstrueux qu'elle a finalement créé sur la base d'un capharnaüm de jouets et d'affaires hétéroclites. Si le

proverbe est entendu dans sa signification symbolique, la taille de l'animal s'étant alors normalisée, on a toujours besoin d'un plus petit que soi...

Née à Bruxelles en 1989, Aline Quertain a grandi en Belgique. Elle a commencé en 2007 des études supérieures à l'école nationale des arts visuels de La Cambre, en option cinéma d'animation. Elle en est sortie diplômée en juin 2012, après avoir passé un an, dans le cadre d'un programme Erasmus, à Moholy Nagy University, en Hongrie.

En 2014-2015 elle co-réalise, au sein de la résidence « jeune public » du studio Folimage à Valence, *Le renard minuscule* avec Sylwia Szkiladz, née pour sa part en Pologne et également diplômée de La Cambre en 2012, travaillant comme animatrice, scénariste et directrice artistique à Bruxelles.

- Imaginer et dessiner d'autres montagnes qui proposeraient d'autres richesses naturelles en leur sein.
- Se pencher sur le rôle du pétrole dans les civilisations modernes : comment le pousse-t-on ? Comment le transforme-t-on ? À quoi peut-il servir ? Est-il inépuisable ?
- S'intéresser aux volcans, à leur nature et leur destin, y en a-t-il eu sur le sol de notre pays ? En quoi sont-ils dangereux pour l'homme ? Peut-on utiliser leur chaleur pour produire de l'énergie ?
- Faire pousser des graines de différentes plantes, prendre des photographies régulières de leur croissance pour en confectionner ensuite une sorte de flip-book.
- L'unique animal présent dans le film est un écureuil roux, espèce désormais menacée par l'introduction de l'écureuil gris, d'origine américaine, sur le territoire européen. Effectuer des recherches sur d'autres espèces en voie d'extinction (l'ours blanc, l'éléphant, le koala, le rhinocéros, le phoque, etc.), par exemple en consultant le portail <http://www.especes-menacees.fr>.

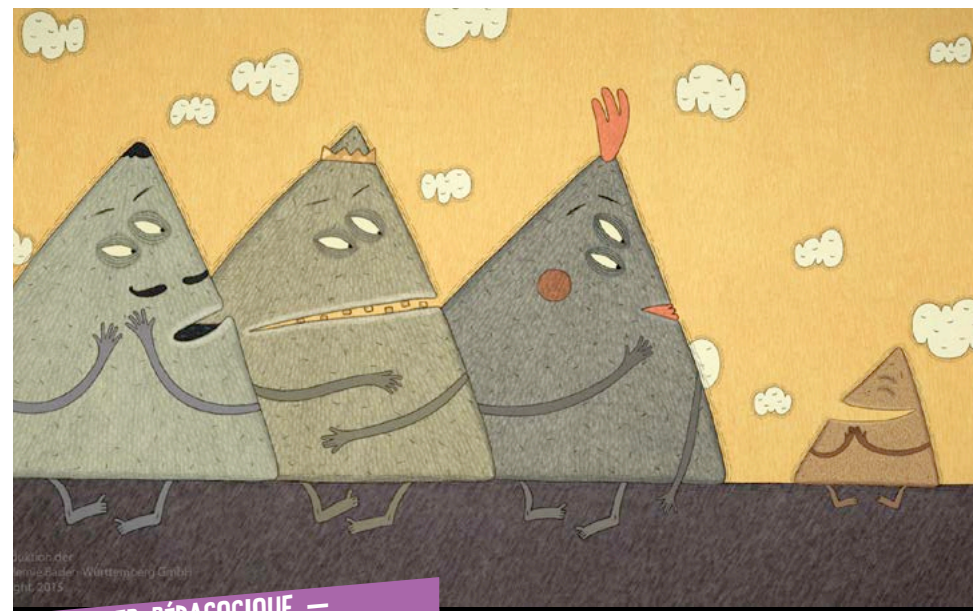
.....

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : Monsieur Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



SOME THING / ETWAS

ALLEMAGNE / 7'
d'Elena Walf

Trois grandes montagnes friment avec leurs trésors (le pétrole, l'or et le feu) devant une petite montagne dont le trésor a l'air bien dérisoire.

En allemand, le petit mot « etwas » signifie « quelque chose » et le titre international, en langue anglaise, de ce court métrage d'animation dénué de dialogues est logiquement « some thing ».

Au début de ce film d'école de la prestigieuse Filmakademie de Baden-Württemberg, ces lettres s'affichent d'abord sur un paysage bicolore : une partie jaune qu'on devine correspondre à un ciel et, en bas de l'image, une partie anthracite qui semble figurer un sol. Dans les airs surgissent des nuages dans un son de popcorn tandis que la surface du sol voit surgir bientôt un sympathique petit personnage de dessin animé, triangulaire et doté d'une paire d'yeux, d'une bouche, de bras et de jambes. Quelle est sa nature, serait-ce un chapeau ou bien même un biscuit ? On n'a guère le temps de se le demander car, dans un fracas de tremblement de terre, trois autres triangles, nettement plus gros, entrent dans le champ – on ne voit d'abord que leurs jambes et le bas de leur tronc – pour s'asseoir aux côtés du petit.

Chacun montre alors ce dont il est capable, son talent personnel en somme, et on comprend avec le dernier, un volcan crachant sa lave écarlate, qu'il s'agit de montagnes, ce qu'attestent d'ailleurs leurs couleurs évoquant diverses roches. L'une renferme un liquide noir – du pétrole – et peut se doter de moustaches dessinées avec, tandis que la seconde joue avec des dents en or et se décore d'une couronne royale. Se dessine ainsi un petit aperçu des ressources minérales de la planète, ces richesses éventuellement abritées sous l'écorce terrestre. Mais le mode comique est de mise à cet égard, les cheveux rouges du volcan étant en fait un panache de lave, et quand le réservoir de pétrole le touche du doigt, évidemment ça brûle !

Face à la précieuse valeur de ces talents individuels démontrés de façon ostentatoire, de quoi est capable le petit monticule, sinon de les applaudir à tout rompre, débordant d'enthousiasme ? Hé bien, lui aussi a « quelque chose »... Il s'agit de cette minuscule sphère qu'il crache et qui déclenche l'hilarité du trio « adulte » ne voyant là qu'un caillou insignifiant. Pire encore, les vilains moqueurs forment



un gigantesque nuage d'orage qu'ils déclenchent durant une longue période (la nuit tombe, ils s'endorment même) sur leur infortuné cadet et souffre-douleurs. Le temps pour ce dernier de réfléchir sur son état, sa fonction et sur l'utilisation possible de sa petite boule : l'humecter, l'ingérer et la faire mûrir selon la nature de ce qu'elle est, une graine destinée à germer, se reproduire et donner naissance à une végétation luxuriante. L'intéressé en est le premier stupéfait : son don surpasse tous les autres et douche les velléités de vexations de ceux qui riaient de lui, submergés de graines à leur grande surprise.

Sous une forme de cartoon drôle et attendrissant, la métaphore du cycle de la vie et de la conquête du monde par le règne végétal est patente et l'apparition de l'animal, étape suivante, est média-



tisée par l'irruption d'un écureuil agile nous amenant aussi à reconnaître dans la petite sphère une noisette, susceptible de donner naissance à un arbre gigantesque. Telle est l'organisation de la nature : des micro-organismes peuvent être à l'origine de phénomènes beaucoup plus imposants. On a décidément toujours besoin d'un plus petit que soi et la loi du plus fort n'a en réalité pas cours. Le motif des trois gros volcans interdits, recouverts sous un tas ne laissant voir que leurs yeux ronds est à cet égard des plus comiques et hautement révélateurs : à malin, malin et demi !

La leçon induite par le dénouement est aussi que le monde s'est bien formé sans l'homme et qu'une bonne leçon de modestie lui serait profitable, la moindre des choses étant de prendre soin de cette

planète qu'il a reçue en héritage et qu'il s'est appropriée peu à peu. Du cinéma « vert », en somme, ce qui est toujours salubre, spécialement lorsqu'il s'adresse aux jeunes publics, des futurs acteurs de la gestion sans cesse menacée de l'environnement. Y a-t-il encore « quelque chose » à faire et à tenter ? On l'espère ardemment...

Née en 1982 à Moscou, en Russie, et vivant à Ludwigsburg, en Allemagne, Elena Walf a été sélectionnée dans de nombreux festivals européens et internationaux avec son film d'école de la Filmakademie, étonnamment situé à côté de Stuttgart, *Some Thing*, avant de récidiver avec *Bat Time* (2015). Outre son activité de directrice artistique et animatrice, elle a illustré plusieurs albums jeunesse en Russie, en Allemagne, en Corée du Sud et à Taiwan.

- Dessiner tous les personnages du film dans leurs couleurs respectives : le renard, la souris et les deux hibous.
- Localiser les pays du monde ou même les régions françaises où pourrait se dérouler l'histoire, ceux où l'hiver est rude et la neige épaisse et recouvrant durablement les paysages.
- Découvrir à la bibliothèque d'autres contes mettant en scène des amitiés insolites entre animaux. Un exemple parmi d'autres : *Un ami pour la vie* de Tamsin Gilbert, aux éditions Circonflexe.
- Étudier le phénomène de transformation de l'eau en glace de façon théorique et plastique en faisant des glaçons et en observant le temps nécessaire pour que le liquide se fige.
- Découvrir, outre les « fox » et « mouse » du titre les termes qui désignent en anglais d'autres animaux familiers : « cat », « dog », « cow », « horse », « wolf », etc.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
POUR LES PITCHOUNES / DÈS 3 ANS

THE SHORT STORY OF A FOX AND A MOUSE

FRANCE / 7'

de Camille Chaix, Hugo Jean, Juliette Jourdan,
Marie Pillier et Kévin Roger

Seul dans une plaine enneigée, un renard pourchasse une souris, lorsque deux hiboux vont entrer dans la course un lien va se tisser.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Film d'école réalisé selon une technologie 3D par cinq pensionnaires de l'ESMA, école d'art installée à Montpellier, *The Short Story of a Fox and a Mouse* est bel et bien, malgré les résonances anglophones de son titre, une production française, qui a de surcroît connu une belle carrière internationale depuis l'automne 2015 (avec notamment une sélection au sein du programme Oscar Nominated Short Films en février 2016).

Démontrant une parfaite maîtrise de l'image de synthèse, le quintet d'animateurs pose un paysage hivernal féérique et enveloppant, qui nous est présenté par l'intermédiaire d'un harmonieux travelling latéral aux allures hollywoodiennes, ce que renforce le choix d'une musique ample et lyrique. Dans ce somptueux cadre évolueront les protagonistes de cette « courte histoire » revendiquée qui revisite un motif très fréquent dans les contes, et donc au sein du cinéma d'animation à destination du jeune public, à savoir celui de l'amitié entre animaux d'espèces différentes.

Ici, un renard et une souris se lient en effet peu à peu d'une relation de camaraderie, jusqu'à se porter secours et se sauver mutuellement la vie. Pourtant, à l'origine, le renard aurait volontiers fait son déjeuner de cette souris dont il a senti, museau en l'air, la présence, ainsi que son instinct le lui commande. La nature ne veut-elle pas que le prédateur pourchasse sa proie, comme dans les documentaires animaliers du style du classique *La griffe et la dent* de Frédéric Rossif ? La narration commence donc sur ce postulat. C'est l'irruption d'un tiers, ou plutôt d'un tandem, à travers deux hiboux perchés sur leur branche dénudée, qui change la donne : eux aussi sont des chasseurs et se rassasieraient volontiers du rongeur ! Une concurrence s'instaure dès lors, provoquant une alliance inattendue : le renard montrera finalement, menaçant,

les dents aux deux volatiles après l'épisode d'une chute dans un étang gelé où il aura finalement permis à sa proie de garder la vie sauve avant de s'extraire lui-même des eaux glaciales. Frôler une mort certaine a en réalité modifié son comportement et ses objectifs, son attitude vis-à-vis de la petite souris étant désormais axée vers le jeu et une sincère gaieté, entre sauts et jeux entre copains !



La force du graphisme tient à son réalisme, dans le pelage roux du renard par exemple, avec sa belle queue en panache. Mais il y a aussi dans l'approche un cachet revendiqué de « cartoon » traditionnel, avec une souris évoquant la longue tradition de ses congénères à l'écran, par exemple le célèbre Jerry pourchassé par le chat Tom dans les multiples dessins animés du duo Hanna-Barbera, dès les années 1940. La course-poursuite est d'ailleurs un motif se situant au centre même de l'histoire, la souris filant à la surface du tapis de neige et dévalant un sous-bois pour échapper aux griffes de son impitoyable prédateur, dans un nouveau travelling gauche-droite. C'est d'ailleurs cette volonté qui l'amène, tout comme celui qui la traque, sur un étang gelé, glissant et fort dangereux. Si l'enneigement soudain des deux personnages



demeure dans le registre du gag et de la comédie, la tonalité du film bascule dans le suspense et le drame lors d'un plongeon forcé dans les eaux glaciales, la noyade étant probable, surtout lorsque la petite souris semble irrémédiablement attirée, comme aimantée, vers les profondeurs.

La tension alors perceptible à chaque spectateur redouble après le sauvetage du rongeur, littéralement rejeté sur la rive grâce à un coup de museau du renard : ce dernier semble coincé sous la couche de glace et la souris est à cours de solution pour lui venir à son tour en aide. L'instant est anxiogène et l'on ne sait plus alors ce qu'il se passe ; le choix d'une ellipse dans la narration montre dans le plan suivant le renard bien présent et bien vivant, entourant du panache rassurant de sa queue sa nouvelle amie : on ne saura pas comment le canidé s'en est sorti, mais la tragique

parenthèse s'est enfin achevée...

Le film peut se diriger vers une fin heureuse et sautillante, non sans être passé par un nouvel hommage à un genre cinématographique défini, celui du western, lorsque le renard s'oppose aux hiboux mal intentionnés. Des références issues de l'histoire du cinéma qui éclairent aussi le beau succès du film en Amérique du Nord.

Originaires de différentes régions françaises, les cinq jeunes réalisateurs de *The Short Story of a Fox and a Mouse* sont âgés d'environ vingt-cinq ans et ont étudié à l'ESMA (École Supérieure des Métiers Artistiques) de Montpellier, où ils ont mené à bien ce film de fin d'études. Plusieurs d'entre eux ont intégré après leur diplôme le milieu professionnel de l'animation, comme Marie Pillier au sein de la société Bloody Bird, ou Hugo Jean auprès de Ghost VHX.

- Amener chacun à raconter comment se passent son réveil et sa préparation au départ vers l'école. Qui s'habille tout seul, qui est aidé, comment se comportent les parents ? Quelle est la place du petit-déjeuner ?
- Imaginer d'autres créatures mystérieuses sur la base de vêtements ou de chaussures, les dessiner.
- Faire des expériences avec le temps à l'aide de différents outils permettant de le mesurer, un sablier comme dans le film, mais aussi un chronomètre. Évoquer sa relativité et, avec des exemples concrets, le fait qu'il nous semble s'écouler de différentes manières selon ce que nous faisons...
- Expliquer l'expression imagée « Une autre paire de manches » et en trouver d'autres qui incluent le nom d'un vêtement : « donner sa chemise », « des va-nu-pieds », « porter la culotte », « retourner sa veste », « blanc bonnet et bonnet blanc », etc.
- La comptine du pantalon fredonnée par la mère est une variation de celle qu'imagina Louis Pergaud dans La guerre des boutons, « Mon pantalon est décousu ». Présenter ce livre, notamment le personnage de Petit-Gibus, et des extraits de films qui en ont été adaptés.

.....
Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



UNE AUTRE PAIRE DE MANCHES

FRANCE, BELGIQUE / 6'
de Samuel Guénolé

Arthur est contraint de s'habiller le matin pour aller à l'école. Et vite ! Chaque étape est une épreuve de plus à laquelle il tente d'échapper pour des préoccupations plus amusantes. Et son imagination est sans limite !

La fantaisie d'un rêve ? Non plus... Un procédé de cadre dans le cadre révèle bientôt la présence d'un livre, dont l'image du gamin en question constitue la couverture.

Ce livre est lu par un certain Arthur, plongé dans sa lecture et dans ses pensées. L'enjeu de ce film d'animation au mélange graphique harmonieux est ainsi posé d'emblée : comment l'imaginaire enfantin, souvent si fertile, compose-t-il avec la réalité et ses contraintes ? En off, la voix de la mère de l'enfant, toujours caché derrière son bouquin ouvert, résonne en effet et fixe un délai de cinq minutes pour s'habiller. On devine que l'urgence du matin commande et que la perspective du départ vers l'école se pose au garçon qui touche directement à la précarité du temps, matérialisée à l'écran par un sablier : « Cinq minutes, ce n'est vraiment pas beaucoup. Cinq minutes, ce n'est pas du jeu... », s'exclame Arthur en voyant le sable s'écouler inexorablement... Cette donnée physique appartient au monde des adultes, elle est forcément contraignante et vient d'ailleurs, comme pour embêter spécifiquement l'enfant plus enclin à traîner et à s'amuser.

La présence maternelle sera d'ailleurs presque toujours cantonnée au hors champ : la voix qui revient régulièrement pour donner, même avec douceur, ses directives en off, mais aussi par l'intermédiaire d'une grosse main entrant dans le cadre, aux proportions volontairement démesurées par rapport à l'échelle et la taille de l'enfant. Alors, la voix de la maman se fait séductrice, tentant d'entrer dans le registre ludique pour encourager le petit garçon à enfiler rapidement ses vêtements. En vain, le ton du reproche et de l'agacement reprenant vite le dessus, comme pour entériner la caractéristique forcément oppressif des désirs parentaux, peu propices à la

fantaisie et à la liberté ! « Ce n'est vraiment pas le moment de t'amuser ! », insiste la mère, excédée tandis que l'heure file et que le chocolat chaud est dans le bol... Le petit-déjeuner sera à son tour, quoique expédié, l'occasion d'un ultime incident, maladresses et taches sur les vêtements étant évidemment inévitables. Le film se conclut de manière ironique, sur un sempiternel « Ce n'est pas ma faute ! » avancé



en tel cas par tout bambin qui se respecte... Mais c'est peut-être bien le cas pour cette fois ! La narration épouse en effet le riche imaginaire d'Arthur, qui suit le fameux principe de Lamartine sur l'âme éventuelle des objets inanimés. Au regard enfantin, un serpent chaussette apparaît et peut déconcentrer, une tartine se mue en chenille récalcitrante se refusant à la bouche, etc. Et lorsqu'enfiler son pull s'apparente à une plongée en apnée dans les fonds marins, le vêtement évoque aisément une pieuvre tandis qu'une chaussure s'apparente à un poisson lamproie !

Se préparer pour l'école, épisode quotidien des plus banals du point de vue d'un adulte, peut au contraire devenir une véritable aventure pour un jeune esprit, où certaines peurs intimes se déploient au passage, ce que cristallise par exemple l'araignée



effrayante régnant dans le placard. C'est ainsi tout le décalage entre la psyché enfantine et celle de ses parents, mûrs et pas très rigolos, qui est joyeusement cernée par Samuel Guénolé. Tout parent s'y reconnaît forcément... Et cette saynète du quotidien prend des accents de petit théâtre familial, un sentiment conforté par la mise en scène graphique, mettant en scène le personnage d'Arthur en à-plats de gouache (avec un côté « maquillé », ses cheveux aux teintes violettes sortant de la réalité) sur un fond en guise de décor, dont la sobriété unie dissimule une porte ou des tiroirs d'armoire. On ne voit jamais un décor familier d'intérieur de chambre ou de cuisine, juste un fond beige qui donne une

universalité supplémentaire au propos.

Samuel Guénolé est né à Rennes le 28 février 1981. Diplômé de l'École supérieure de l'image de Poitiers, il a collaboré depuis 2003 à une vingtaine de courts métrages d'animation en tant qu'animateur 2D et 3D, coloriste, décorateur ou encore au compositing. En 2006, il a fondé avec Gilles Cuvelier, Gabriel Jacquel et Claire Trollé le studio Train-Train, qui intervient notamment sur des productions des Films du Nord, de Papy 3D et de Lardux Films. Parallèlement, Samuel Guénolé se consacre à l'enseignement (à l'e-artsup, école de création de Lille) et encadre des ateliers tous publics.